

FEDERATION FRANÇAISE DES ETUDIANTS CATHOLIQUES



# F.F.E.C.

Fundação Cuidar o Futuro

BULLETIN MENSUEL D'INFORMATION

REDACTION - ADMINISTRATION : 61, RUE MADAME — PARIS (VI<sup>e</sup>)

C. C. P. PARIS 1298-11

FEDERATION FRANCAISE DES ETUDIANTS CATHOLIQUES

R.F.E.C.

Fundação Cuidar o Futuro

BULLETIN MENSUEL D'INFORMATION

1971 1972

ADRESSE - ADMINISTRATIVE DE LA MAISON

100000 PARIS

JUIN 1956  
oooooooo



Nº 6  
ooooo

S O M M A I R E

o o o o o o o o

NOUS NE PARLERONS PLUS DE L'ALGERIE

Antoine PROST

DOCUMENTS

- 1) Lettre de l'équipe sacerdotale de Souk-Ahras
- 2) Déclaration de la Mission de France

LA SESSION DE FORMATION LITURGIQUE DE CHINON

Monique GERBER

CONGRES 1957

L'UNITE DE L'EGLISE

Abbé BRIEN

PENSONS-Y DEJA

Antoine PROST

L'EXPERIENCE DE LA FOI CHEZ UN RESPONSABLE

Geneviève SACHOT

A PROPOS DE LA FORMATION DES RESPONSABLES

Paulette LALAY

AVEZ-VOUS DES "PROJETS" DE VACANCES ?

Suzanne MESTRE

CRISE A L'UNEF

Jacques JULLIARD

VACANCES

L'INSOUCIANCE EST-ELLE UN DEVOIR ?

o o o o o o o o



## NOUS NE PARLERONS PLUS DE L'ALGERIE.

---

De toutes les préoccupations qui doivent normalement trouver leur place dans ce bulletin, parce qu'elles sont les nôtres, la guerre d'Algérie est aujourd'hui la plus grave. Ce serait une lâcheté de n'en point parler par peur de je ne sais quel procès d'intention que certains ne manqueront pas de nous faire. Dès lors qu'un problème existe, nous n'avons pas le droit de nous dérober.

Et pourtant, que dire ? Certes, il convient de rappeler une fois de plus les principes qui doivent inspirer toute réflexion chrétienne sur cette guerre. Il faut répéter, car certains ont trop tendance à l'oublier, qu'on "ne saurait empêcher les peuples "coloniaux" d'accéder dans l'honneur et la liberté au libre exercice de leurs droits civils et politiques" (1), que l'Eglise condamne la répression collective et que les chrétiens ne sauraient s'y associer. Il faut également affirmer avec force, car d'autres l'oublient ou le taisent, simplifiant arbitrairement le problème, que les Français d'Algérie ont des droits, que nous sommes aussi solidaires d'eux, que nous trouvons scandaleux les actes criminels des fellaghas. Mais l'heure n'est plus aux rappels de principes ; nous en contenter serait la pire évasion, celle qui donne bonne conscience en donnant tort aux uns et aux autres. L'heure est celle des luttes sanglantes en Algérie ; en France, elle est celle des passions ou de l'abs-  
tention.

## Fundação Cuidar o Futuro

Certains, négligeant les aspects complexes du problème, prennent parti avec une violence à laquelle nous n'étions guère accoutumés. Le monde étudiant va se politisant sans cesse, au sens péjoratif du terme. Tel ou tel, jusque là sage et posé, voire endormi, se révèle soudain plein de passion et de haine. Nous connaissons tous de ces calmes qui sont devenus violents. Est-ce à des étudiants que l'on doit dire aujourd'hui qu'une injure, non plus qu'un coup, ne sont des arguments ? Il ne suffit pas de traiter l'adversaire de fasciste ou de traître pour le réfuter, ni de l'emporter dans la rue pour avoir raison. Le mépris de l'intellectuel devient un mépris de l'intelligence, or notre honneur d'étudiant est de respecter l'intelligence et de chercher la vérité. Nier purement et simplement les arguments de l'adversaire, refuser d'admettre contre l'évidence les crimes de certains fellaghas ou les atrocités de certaines troupes françaises, c'est proprement de la bêtise, à moins que ce ne soit de la mauvaise foi. Mais pas plus que l'aveuglement, nous ne pouvons admettre la haine qui accompagne ces injures et ces coups. Certes, nous savons tous combien il est difficile de ne pas se laisser emporter par elle, les luttes politiques ne sont pas des jeux. L'hypocrisie serait de vouloir rester dans le domaine pur des intentions sans jamais se compromettre dans des manifestations qui peuvent devenir violentes. Mais il est des choses qu'un chrétien ne saurait jamais admettre au sein même des violences politiques : que l'on provoque l'adversaire, qu'on le méprise, qu'on le haïsse. Ces haines qu'on voit grandir chaque jour, même entre chrétiens, sont, il nous revient de l'affirmer avec force, un véritable scandale. Le chrétien peut et même doit combattre politiquement ses adversaires politiques, il n'a jamais la permission de les haïr.

(1) Déclaration du Conseil Fédéral, Yerres octobre 1955

Mais pour beaucoup le plus grave danger n'est pas la passion, c'est l'abstention. La difficulté même de prendre parti est une excuse pour rester en dehors du débat. L'indignation n'est-elle pas puérile et stérile ? N'y a-t-il pas des atrocités de part et d'autre ? Pour qui se prononcer dans ce conflit, sans renier le lien qui nous unit à nos frères musulmans, ni celui qui nous rend solidaires des Français ? Au surplus, on s'habitue à tout, même à la guerre. Qu'y pouvons-nous ? L'accoutumance s'accompagne d'un immense désarroi né du sentiment de notre impuissance. L'abstention devient l'attitude la plus spontanée. Elle ne nous est pas permise : l'heure n'est plus aux paroles, mais aux prises de position politiques et aux actes.

Mais comment agir ? Dans quel sens ? Nous ne pourrions le trouver que si nous sommes capables de situer à leur juste place des exigences qui s'imposent à nous, sur des plans différents, avec la même force. Nous connaissons une confusion dont on peut se demander si elle n'est pas volontairement entretenue et que nous devons combattre. Quelques questions peuvent nous y aider. Que pensions-nous de la situation au début de l'année et quels sont les éléments nouveaux susceptibles de modifier à juste titre notre jugement ? Quelles sont les responsabilités dans le développement du conflit ? Qui en est à l'origine ? Qui aurait pu agir autrement ? La confusion actuelle naît de ce que l'on se refuse à envisager la question dans son ensemble : l'injustice des moyens de part et d'autre semble amener à la conclusion d'une égale injustice ou d'une égale justice dans les deux causes. Or si la fin ne justifie pas les moyens, les moyens ne justifient pas une cause. Il ne faut pas confondre les plans ; celui qui juge injuste, par suite des atrocités commises, la cause des fellaghas qui lui semblait juste six mois plus tôt, est victime de la même confusion que celui qui demandait il y a six mois l'envoi du contingent en Algérie et propose aujourd'hui son retrait pour éviter des répressions collectives qui l'indignent. Si nous ne pouvons nous contenter d'énoncer les principes, notre action a le devoir de les respecter tous en les situant à leur juste place.

Mais de ces principes nous ne saurions rien déduire sans un jugement sur les faits, ce qui suppose une information. Or, il faut bien le dire, notre information est aujourd'hui mauvaise. Il y a d'inquiétantes différences entre les informations de la presse, de la radio ou des actualités et certaines lettres de rappelés. Mais les difficultés mêmes de l'information doivent accroître notre exigence. Notre bonne foi se reconnaîtra à ceci : nous ne raisonnerons pas sur des faits imaginaires (le FLN est communiste, par exemple), ni même sur des réalités fragmentaires et mal assurées, mais sur un ensemble de faits aussi complets et certains qu'il se pourra.

Enfin, dans cette action qui est aujourd'hui notre devoir et que nous avons à mener en chrétiens, ne compromettons pas l'Eglise. Il est aujourd'hui une manière d'utiliser, après de savants découpages, les textes hiérarchiques et de faire appel aux personnalités ecclésiastiques, qui est une véritable tentative pour annexer l'Eglise. Nous ne saurions nous y prêter ; nous nous refuserons toujours à excommunier sans compétence nos adversaires politiques. L'Eglise n'est pas une société partisane, les luttes politiques sont et doivent rester celles du forum, le temple leur est interdit.

Je n'ignore pas que ces lignes paraîtront aux uns abstraites, aux autres scandaleuses. A ceux qui attendaient des orientations politiques précises, il faut répondre que c'est à chacun de choisir en conscience et devant Dieu. Nous n'avons pas qualité pour dicter à chacun son choix politique. Nous devons dire que le choix était une exigence de l'heure et qu'il devait remplir certaines conditions. A ceux qui trouvent scandaleux que nous nous mêlions de politique, nous répondrons que le christianisme n'est pas une idéologie abstraite, mais qu'il est exigence quotidienne. C'est là que nous rencontrons autrement qu'en phrases la foi, adulte dont nous avons tant parlé. Au surplus, le scandale eut été qu'en un moment certains de nos camarades d'études risquent leur vie, en attendant que ce soit notre tour, la peur de procès d'intention nous eut réduit au silence.

Lettre de l'équipe sacerdotale de Souk-Ahras, lue en chaire le 29 janvier 1956. (1)

"Notre foi, si on la considère dans ce qu'elle a de plus essentiel et de plus élémentaire, c'est la foi au Dieu du Sinaï, au Dieu du Décalogue, au Dieu qui a dit : "Tu ne tueras pas, tu ne prendras pas injustement le bien d'autrui. Tu respecteras ton prochain dans sa vie, ses biens, sa famille, son honneur, sa liberté", etc.

En conséquence, pour la conscience chrétienne, tous ces attentats, répétés depuis quinze mois, sont des crimes. C'est clair. Et dans une société policée, c'est à dire qui veut vivre selon la justice, il est normal que les criminels soient mis hors d'état de nuire. Et plus les crimes se multiplient, plus la justice doit s'exprimer avec fermeté et rigueur.

Mais cet exercice de la justice appartient aux pouvoirs publics et à eux seuls. S'il y a pour les particuliers un droit de légitime défense, il n'y a pas de droit de légitime vengeance. Et plus les pouvoirs publics font preuve de fermeté et de rigueur, plus ils doivent s'efforcer d'être impeccables sous peine de trahir la justice et de se discréditer avec tout ce qu'ils représentent.

2. Mais notre foi ne se limite pas à cela. Pour nous chrétiens, ce Dieu du Sinaï s'est fait connaître par Jésus-Christ et son Eglise comme étant notre Père, comme ayant dessein de rassembler effectivement tous les hommes dans sa famille, dans une société de frères. Et par son Esprit, il veut nous communiquer son amour universel et désintéressé, afin que nous nous aimions les uns les autres de l'amour même de Dieu dont il nous aime. C'est ce que nous appelons la charité. Et cette charité, si elle est vraiment présente dans nos coeurs, doit nous commander certaines attitudes précises, en particulier celles-ci :

a) Interdiction de porter condamnation contre telle ou telle catégorie d'hommes sous le seul prétexte qu'ils appartiennent à telle classe, nation, race ou civilisation. Interdiction de nourrir en nous quelque complexe de supériorité pour raison d'appartenance à telle classe, race, nation ou civilisation. Nous savons, nous chrétiens, que le péché ou la barbarie ont leur racine dans le coeur de l'homme ; que tout homme, quel qu'il soit, est susceptible, s'il est dominé par ses passions, de se laisser entraîner aux pires dégradations. Il n'y a ni race supérieure, ni race inférieure. Il y a des hommes, tous pécheurs et tous aimés de Dieu comme ses enfants. Si je me refuse à partager cet amour, je me sépare de lui, je me refuse à être un membre de sa famille. Plus que cela, je cesse d'être vraiment un homme, sachant comme d'instinct reconnaître en tout autre homme un être de ma race, un frère. Je deviens un barbare.

b) En face de toute misère humaine, qu'elle soit physique ou morale, nous devons savoir compatir et faire notre possible pour y remédier, comme Jésus nous a appris à le faire, par sa propre conduite, et nous a demandé de le faire en s'identifiant lui-même au malade, au pauvre, au prisonnier, etc. Pour le chrétien en face de la misère humaine, il n'y a plus ni patrie, ni amis, ni ennemis. Il n'y a plus que Jésus Christ qui nous appelle au secours.

c) Enfin, la charité, si elle va jusqu'au bout de ses exigences, nous établit

(1) cf. Documentation Catholique 13 mai 1956

en solidarité avec tous les hommes du monde entier. Et elle nous rend sensible à toute justice ou injustice, non seulement au plan des relations individuelles, mais de l'organisation politique, économique et sociale. Et chaque fois qu'une crise se produit quelque part (révolution, grèves, guerres intestines), elle nous fait nous interroger et nous mettre en recherche : "Qu'est-ce qui ne va pas dans le monde ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans la société ? Qu'est-ce qu'il faudrait y réformer pour que chacun y soit réellement en possession de tous ses droits ? Qu'est-ce que je puis et dois faire à cet effet ?"

A nos yeux, ces crises doivent prendre le même aspect que la fièvre dans un organisme : être un symptôme dont il faut chercher la cause et le remède. Ce n'est qu'à cette condition que la crise pourra être surmontée et la paix rétablie. C'est jusque là que doivent s'étendre les exigences de la charité.

3. Mais pour nous, prêtres, et pour tous ceux qui se sentent chargés avec nous de la même mission, la charité réclame plus encore. C'est à tous les hommes de cette paroisse et de ce secteur que l'Eglise nous a envoyés parce que, qu'ils le sachent ou non, elle voit en eux ses enfants et elle est leur mère. C'est pourquoi, en raison de cette mission, nous devons être et demeurer envers et contre tout (fût-ce au prix de notre vie) au service de tous, et le presbytère doit être ouvert à tous. Nous n'avons pas le droit, en cette période de lutte, de nous laisser enfermer dans l'un ou l'autre camp. Nous devons, au contraire, faire tout le possible pour demeurer un trait d'union entre les deux camps.

La source originelle de notre mission est dans la paternité de Dieu. Si dans ce conflit, nous prenions parti, nous ressemblerions au père de famille qui, dans une querelle entre ses enfants, se met avec les uns contre les autres, au lieu d'être celui qui cherche à rétablir la paix entre tous.

Peut-être qu'une telle attitude nous vaut d'être durement jugés par les hommes qui ne voient pas les choses avec les yeux de la foi. Mais il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Il est évident que, dans les temps où nous sommes, il n'est pas facile d'être chrétien. Mais c'est là chose normale. Il est dans la vocation du chrétien d'être un homme déchiré : entre la voix de sa conscience et celle de ses passions ; entre l'Esprit de Jésus Christ et l'esprit du monde ; entre les exigences de la charité et celles des intérêts immédiats, etc.

Il est normal, en conséquence, qu'il perde pied parfois et que ses paroles et ses actes soient d'un pauvre homme et non d'un fils de Dieu. Mais s'il a conscience, s'il s'humilie devant Dieu, s'il implore et son pardon et son secours, s'il s'efforce humblement et courageusement d'être fidèle à sa vocation, il est, malgré ses misères, un vrai disciple de Jésus Christ. C'est à cela que nous devons tendre.

---



## Déclaration de la Mission de France. (1)

Trois prêtres viennent d'être expulsés de Souk-Ahras, patrie de Saint Augustin, par la force publique contre la volonté formelle et malgré les protestations solennelles de leurs évêques d'Algérie, malgré les démarches répétées du Prélat de la Mission de France auprès du chef du Gouvernement.

Il est de notre devoir de déclarer que cette expulsion est contraire à la fois à la justice et à la paix.

1) Nous faisons nôtre la déclaration de Son Excellence Monseigneur Pinier, Evêque de Constantins et de Souk-Ahras :

"Devant l'émotion soulevée par l'affaire des prêtres de la Mission de France de Souk-Ahras, et pour couper court à toute interprétation erronée, l'Evêque de Constantine déclare que ces prêtres ont été fidèles à la mission spirituelle qui leur a été confiée, qu'ils n'ont pas failli à leurs obligations de citoyens français en Algérie et qu'ils ont donné l'exemple de la charité envers les pauvres et les malheureux. Il tient à leur exprimer sa profonde sympathie et sa vive gratitude."

2) Nous faisons nôtre et approuvons la déclaration lue en chaire par l'équipe sacerdotale de Souk-Ahras, le 29 janvier dernier et reproduite par la presse.

3) Nous affirmons que les raisons officielles données pour appuyer cette expulsion n'ont pu être justifiées.

Nous affirmons d'autre part, au nom de la conscience chrétienne :

- Tout prêtre a le droit et le devoir de porter aide et assistance à des malades ou à des blessés quels qu'ils soient ; il est contraire aux droits imprescriptibles de l'humanité de l'en empêcher.
- Tout prêtre a le droit et le devoir de nourrir des affamés, de vêtir des indigents, d'exercer la charité sous toutes ses formes ; aucune raison d'état ne saurait l'empêcher d'être ainsi le signe de la Paternité universelle de Dieu.

4) Nous pouvons affirmer avec les Evêques d'Algérie que l'équipe sacerdotale de Souk-Ahras a poursuivi au-dessus des luttes meurtrières une oeuvre d'humanité et de justice favorable au retour de la Paix,

- protestant sans faiblir contre les crimes, les incendies, les meurtres d'innocents, venant d'un côté,
- protestant avec la même force contre les répressions collectives, les tortures, les destructions de villages, venant de l'autre côté,
- accueillant tous les Européens venus demander une aide sacerdotale ou humaine,
- accueillant également tous les Arabes venus se confier à elle, et réunissant les uns et les autres par une prière commune pour la paix.

5) En expulsant cette équipe sacerdotale, ce qui a conduit l'Evêque de Constantine à prendre la très grave mesure de fermer l'église de Souk-Ahras à la veille même du jour de l'Ascension, les autorités publiques laissent là-bas une communauté chrétienne sans prêtres, des innocents sans défenseurs, une des régions les plus éprouvées d'Algérie sans ses meilleurs artisans de paix.

(1) cf. Monde 25/5/56



6) Nous demandons donc avec insistance que ces mesures soient rapportées :

- ce serait un acte de justice envers les prêtres de Souk-Ahras,
- ce serait un signe précis de la part des pouvoirs publics, manifestant qu'ils s'efforcent sincèrement d'obtenir la réconciliation des deux communautés européenne et musulmanes sur le sol d'Algérie,
- ce serait un moyen efficace d'atténuer le drame qui trouble tant de consciences.

Achille, Cardinal LIENART, Prélat de la Mission de France.

Au nom des 80 communautés de la Mission de France, Jean VINATIER, vicaire général.

---

"Les "observations" de M. Lacoste à la Hiérarchie"

(L'onde, 5 juin 1956, p. 4)

E. Buron fait une pudique allusion à l'expulsion des trois prêtres de Souk-Ahras. Il déclare :

"Il suffit de lire les lettres que ces prêtres ont reçues de nombreux musulmans pour voir que la fraternité peut se créer autrement que par des procédés militaires ou administratifs."

Le Ministre résident :

"Ces trois prêtres ont été en effet éloignés de la localité de Souk-Ahras, successivement d'ailleurs, car j'avais tenu à ce que l'un d'eux restât pour assurer la continuité du service du culte.

La mesure a été prise par le préfet de Constantine, M. Dupuch, et j'ai cru pouvoir l'approuver. Je m'en suis d'ailleurs expliqué avec l'un des intéressés. Puis Mgr Duval, Archevêque d'Alger, et moi-même sommes convenus que la question serait soumise au nouveau préfet M. Papon, à qui consigne fut donnée d'agir dans l'esprit le plus libéral. Je ne sais si M. Papon, nouvellement arrivé, a eu le temps d'examiner l'affaire. Mais il est anormal qu'on fasse tant de bruit alors que la question est en suspens, que l'autorité préfectorale a reçu mission de la résoudre avec libéralisme, et que je l'ai fait savoir à la Hiérarchie. Je pense que je suis fort mal récompensé par la dite hiérarchie de mon esprit de justice et je vous prie, mon cher collègue, de lui transmettre mes observations."

---



## La session de formation liturgique de Chinon.

---

Notre but n'est point ici de faire un compte-rendu des conférences du R.P. Gelineau, ou une description des offices religieux de la Semaine Sainte, mais seulement de donner quelques lignes générales se dégageant de cette session, susceptibles d'aider le travail des responsables liturgiques dans les groupes.

Si l'on considère la liturgie de l'extérieur, elle apparaît à première vue comme un ensemble de signes, gestes, paroles, etc... dont la signification nous échappe. Pour assumer à la liturgie sa pleine valeur, il faut aller au-delà de ces manifestations et découvrir sa double réalité.

La liturgie est, tout d'abord, révélation. Sous les signes apparents se cache un mystère. Qui dit "mystère" ne veut pas dire "vérité à jamais inconnue" mais "vérité cachée devant être révélée". Le rôle même de la liturgie est de dire ce qui est caché en Dieu et doit être révélé aux hommes, à travers les signes. C'est là toute la valeur mais aussi tout le mystère de la liturgie qui révèle la réalité par cela même qui la cache. Car toute image cache et révèle à la fois la réalité dont elle est l'image.

## Fundação Cuidar o Futuro

On voit alors le danger qu'il y a à ne s'arrêter qu'aux signes ou à ne rechercher dans les célébrations liturgiques que l'harmonie ou la perfection esthétique des manifestations extérieures. "La liturgie ne doit pas rassasier, mais lancer un appel". Cet appel c'est celui de Dieu. La liturgie cherche à nous faire pénétrer dans un autre monde que celui où nous vivons, mais à travers celui-ci. La liturgie nous dit Dieu, car Dieu donne sa grâce à travers les signes : au baptême, l'eau est le signe de notre mort au péché et de notre résurrection dans la grâce. Comme l'écrivait Péguy : "Il faut que l'idée prenne corps, et la liturgie, c'est la grâce de Dieu qui a pris corps!" On découvre alors tout le mystère de la célébration eucharistique, sacrifice du Christ qui a pris corps, sacrifice qui nous révèle notre véritable existence de créatures déchues mais rachetées et donc capables d'atteindre notre salut qui est en Dieu. Dans le corps du Christ, nous avons toute l'humanité réunie. Le Christ n'a pas renié la création tombée : "Je ne suis pas venu abolir, mais accomplir" (Mat. V, 17). Mais il a repris toutes les figures de cette création pour, à travers elles, la conduire à Dieu. C'est là tout le sens du Mystère Pascal (cf notes de spiritualité, mars 1956). La liturgie consiste donc à reprendre les "choses" de ce monde et à les considérer non plus comme des "choses", mais comme des signes destinés à nous révéler une réalité nouvelle.

Mais si la liturgie est révélation, elle est aussi participation des chrétiens à cette révélation. Toute célébration liturgique, et par conséquent la Messe, liturgie par excellence, n'est pas une rencontre entre moi et Dieu, mais entre l'Eglise et Dieu. C'est moi dans l'Eglise qui participe au sacrifice du Christ, c'est moi dans l'Eglise, avec l'Eglise et par elle, qui écoute la parole de Dieu, la reçoit, le remercie et lui rend grâces. Dans les prières liturgiques, c'est la communauté

qui loue, qui prie. Mes requêtes sont celles du peuple chrétien, deviennent la prière de l'Eglise réunie autour du Christ qui, incarné et crucifié, la présente au Père.

Tel est l'aspect communautaire, ecclésial, de cette participation. Il nous faut maintenant considérer ce qu'est cette participation. Elle est essentiellement réponse. A la révélation du mystère de Dieu, de son Amour, l'homme ne peut pas rester impassible. Il refuse ou il adhère ; il répond. Il n'assiste pas, il participe.

Pour mieux saisir ces deux aspects du mystère du culte, prenons un exemple, celui de la célébration de la Parole. La parole est moyen de communion, c'est Dieu qui se dit à l'homme. Après la chute originelle, Dieu s'est caché à l'humanité, qui, à l'exception du peuple choisi, est livrée à elle-même. Mais dans son amour, Dieu promet un Sauveur : par le Christ, Verbe de Dieu, le dialogue avec Dieu, la connaissance de Dieu redevient possible. "La Parole s'est faite chair pour que la chair devienne parole". On saisit alors l'importance de l'annonce de la Parole dans l'Eglise du Seigneur. A ce titre, l'Evangile doit avoir une grande place dans nos célébrations. Mais il faut alors être attentif à laisser parler Dieu seul. Le lecteur n'est point interprète, mais seulement "moyen de transmission". Son attitude doit être toute de respect, de renoncement ; devant la Parole de Dieu, il doit s'effacer, disparaître pour permettre à Dieu de se manifester à chacun. La lecture "recto tono" semble être celle qui convient le mieux à l'annonce de la Parole, car c'est la plus respectueuse, au sens fort du terme. Alors la parole de Dieu ne peut pas ne pas intervenir dans notre vie. La liturgie, appel de Dieu, prend alors tout son sens. Mais pour entendre, il faut savoir écouter, se mettre dans un état de complète disponibilité à la volonté de Dieu sur nous. C'est là qu'intervient le geste, car il n'est rien de spirituel qui ne soit à la fois corporel. Le geste aide cet état d'attente de la volonté du Seigneur. L'attitude debout est l'attitude normale de la prière du chrétien. Elle est à la fois une marque de respect et de disponibilité totale, de même que l'attitude du prêtre à la messe, les mains levées, geste du pauvre devant Dieu. Ainsi présents à la parole de Dieu, celle-ci ne peut pas ne pas intervenir dans notre histoire : elle opère obligatoirement une rupture. Elle exige une réponse.

La parole de Dieu est parole donnée, mais aussi parole rendue. Elle opère selon un mouvement d'ensemble : don de Dieu à l'homme et retour de l'homme à Dieu. C'est là tout le sens de l'Eucharistie - action de grâces, l'action de grâces qui est d'abord remerciements, puis qui éclate en une louange de Dieu gratuite et spontanée. Dans les célébrations celle-ci se fait généralement à travers le chant, expression privilégiée de l'"assemblée" liturgique. Par le rythme nous prenons possession de nous-mêmes afin que la grâce prenne corps en nous, et en même temps nous sommes unis aux autres : "Au delà d'une mesure assurée, on retrouve une immobilité vivante". Mais le chant comme le geste doivent être l'expression d'un sentiment intérieur. Dans l'un comme dans l'autre, l'homme doit se donner tout entier. Car le véritable geste est celui dans lequel toute l'âme est présente. Il y a un problème de vérité, de sincérité qui se pose à la base du renouveau liturgique actuel. Nous retrouvons là encore le danger qui guette chacun de nous, qui consiste à vouloir "réussir" une célébration liturgique sans se soucier de faire oeuvre de vérité.

La Messe apparaît alors comme le centre du mystère du culte. Nous ne développerons pas ce thème, il faudrait pour cela seul plus d'un article. Bornons-nous



simplement à noter que dans la messe nous retrouvons les éléments essentiels et premiers de la liturgie : l'annonce de la parole de Dieu à travers les textes évangéliques, et surtout à travers la personne même du Christ qui par sa mort renouvelle la création et l'offre au Père, la prière communautaire du peuple chrétien réuni autour du Christ pour écouter cette Parole, la recevoir, lui crier sa louange (le Sanctus est la prière essentielle de la liturgie eucharistique) et enfin lui donner sa réponse en adhérant pleinement à sa mort et à sa résurrection par l'Amen de la fin du Canon et par la réception de son corps.

Toute célébration pourra donc s'inspirer de la structure même de la messe qui pourra servir de modèle. Pour finir, nous voudrions donc donner un schéma susceptible d'aider les responsables liturgiques.

1. Chant d'entrée : il sera le chant du peuple chrétien qui attend la Parole

2. Liturgie de la Parole :

- on reçoit la Parole : lecture d'un texte biblique en relation soit avec la fête du jour, soit avec le temps liturgique
- on y répond : chant d'un psaume d'action de grâces
- malgré notre connaissance de la volonté de Dieu sur nous, et notre réponse, nous restons pécheurs et la prière demeure nécessaire. Celle-ci pourra se faire dans un moment de silence.
- mais cette prière ne peut passer que par le Christ. La célébration se terminera donc par l'oraison du prêtre qui présente la prière du peuple à Dieu.

Ce schéma correspond exactement à l'histoire même de notre Rédemption et apparaît donc comme le plus authentique .

La liturgie, révélation du mystère de Dieu que nous devons connaître pour y participer dans une attitude d'acceptation et de réponse à sa volonté peut donc alors être pleinement acte de contemplation.

Monique GERBER

---

## L'UNITE DE L'EGLISE

---

Le congrès F.F.E.C. 1957 voudrait être l'occasion pour les étudiants de nos groupes d'une reprise de conscience de la catholicité de l'Eglise. Il semble en effet important que nous réfléchissions ensemble en cette année critique à ce qui fonde l'unité de l'Eglise, royaume de la nouvelle Alliance qui rassemble à travers le temps, dans le Christ ressuscité, des hommes de toutes familles, de toutes races et de tous milieux sociaux.

C'est par un double mouvement, l'un négatif : la victoire sur le "monde" (au sens que donne à ce terme l'Evangile de St Jean), l'autre positif : la réunion des hommes divisés dans la vie nouvelle du Christ ressuscité que s'opère pour chaque génération l'oeuvre de l'Eglise : le rassemblement des hommes dans l'unité. Que signifient pour nous, actuellement, ces deux mouvements ? Sont-ils des notions abstraites sans relation avec notre existence ? Sont-ils au contraire des énergies du Seigneur que nous voulons faire passer dans nos vies avec toutes leurs conséquences ?

Les divisions que suscitent les événements politiques actuels exigent des étudiants catholiques une particulière volonté de promouvoir l'unité de l'Eglise. Ils rendent donc urgente une recherche sur ce point.

Les réflexions poursuivies cette année autour du thème de la "Foi adulte" ont fait apparaître que l'une des causes majeures de la débilite de la foi est l'existence dans le subconscient d'un certain nombre d'absolus qui dans les moments décisifs parlent plus fort que les exigences de l'Evangile. Ces absolus sont imposés aux individus par les représentations collectives des divers milieux auxquels ils appartiennent. Ils s'installent spontanément dans les consciences de beaucoup de chrétiens qui ne soupçonnent pas qu'il puisse y avoir une opposition entre eux et la fidélité à Jésus Christ. Ils sont donc eux aussi l'objet d'une foi, c'est à dire d'une adhésion inconditionnée ; ils commandent des comportements étrangers à la volonté du Seigneur sans que ceux qui les accomplissent aient conscience d'une contradiction quelconque entre leur conduite et l'Evangile.

Ces absolus soumettent donc ceux qui les reçoivent à la domination spirituelle des milieux qui les portent, c'est à dire à ce que l'Evangile appelle l'esclavage du monde. Ils empêchent ainsi leurs "dévots" de poursuivre le rassemblement de tous les hommes en Jésus Christ, qui est le but même de l'Eglise. Ce sont eux qui créent la division du corps du Christ.

Les enquêtes de ce congrès voudraient permettre aux étudiants de déceler à travers leur comportement et celui de leurs camarades l'existence de ces fausses fois qui séparent les chrétiens et les détournent de Jésus Christ. Elles pourraient donc se diriger vers les différents milieux humains auxquels appartient et appartient l'étudiant : famille, milieu social ou classe, ambiance professionnelle, nation, ou vers les idéologies qui imprègnent sa culture et dont il subit la domination sans en avoir conscience (marxisme, idées de 1789, réalisme politique, nationalisme intégral de l'Action française).

Il faudrait arriver à reconnaître ce qui s'impose à l'étudiant, en fonction de son appartenance sociale ou de sa culture, comme intangible. (Ces absolus se devoi-



lent rarement par les affirmations explicites puisqu'en général ils sont inconscients, mais par les réactions d'indignation, de colère, de haine ou de souffrance qu'ils provoquent immédiatement lorsqu'ils sont violés). Après avoir été reconnus comme puissants sur la conscience de telles ou telles catégories d'étudiants, ces absolus devront être jugés à la lumière de la foi. Il faudra se demander dans chaque cas s'ils correspondent vraiment à une exigence de l'Évangile : c'est à dire s'ils sont une des composantes nécessaires de la foi chrétienne ou s'ils sont des idoles.

Une telle recherche ne devrait pourtant pas avoir pour résultat de conduire à une conception anarchique de la vie chrétienne dans laquelle le catholique, membre de l'Église universelle, se jugerait dégagé de tout lien vis à vis de sa famille, de son milieu social ou professionnel ou de sa patrie, et à un refus des valeurs temporelles considérées comme radicalement étrangères à la poursuite du royaume de Dieu. C'est pourquoi le jugement chrétien sur les absolus qui s'imposent à l'adhésion immédiate des étudiants devra toujours comporter un aspect positif, c'est à dire la reconnaissance de la valeur des milieux naturels et de la place que doit y tenir le chrétien.

Il faudrait souligner le fait que l'homme est "un animal social" et donc que sa personnalité ne peut se développer que dans le cadre des sociétés familiale, professionnelle ou nationale. Le respect de ces sociétés, de la justice qu'elles doivent poursuivre et de l'autorité qu'elles comportent est donc une forme nécessaire de la fidélité au Dieu créateur, auteur de la nature.

Le problème de vie qui s'impose à l'étudiant est donc celui-ci : comment être pleinement présent à ces diverses sociétés humaines sans se laisser dominer par l'exclusivisme qu'elles tendent à imposer à leurs membres lorsqu'elles ne connaissent que leurs intérêts et ne se soumettent qu'aux exigences de leur propre vitalité ? Ce problème est celui de l'action du laïc dans le monde : le laïc doit, en effet, faire vivre ces diverses sociétés indispensables au développement de l'existence humaine et pourtant les soumettre sans cesse à la souveraineté de Jésus Christ. Il doit assurer leur stabilité et leur autonomie et cependant les maintenir ouvertes aux buts qui sont ceux de l'Église universelle, le rassemblement de tous les hommes en Jésus Christ ressuscité.

Une étude de ce genre ne pourra avoir de portée que si elle est poursuivie d'une manière concrète à propos des problèmes d'existence qui se posent à chacun dans le cadre de la famille, des milieux professionnels, des classes sociales, de la patrie. Une réflexion précise, nourrie d'exemples vécus sur ces différents secteurs d'existence permettra aux étudiants catholiques de comprendre ce que devra être leur action future et tout ce qu'impliquera pour eux la double fidélité à laquelle ils sont tenus : au cadre naturel de la vie humaine et à l'Église universelle.

C'est de sa poursuite très précise et très "imagée" que dépendra l'efficacité de la recherche du congrès pour nombre d'étudiants. Si la réflexion sur l'appartenance à l'Église universelle n'arrive pas à rencontrer les véritables situations d'existence vécues par les étudiants ou leurs aînés, elle demeurera abstraite et manquera son but qui est d'éclairer pour chacun à la lumière de la foi la vie qu'il a à mener.

C'est en fonction des découvertes qu'ils auront faites à propos des diverses sociétés auxquelles ils participent que les étudiants pourront juger la valeur des idéologies que véhicule leur culture. Ils verront à la fois leur caractère tyrannique lorsqu'elles érigent en principes sacrés les impératifs d'une classe sociale, d'une nation ou de l'individualisme bourgeois, et leur paix qui vient de la valeur naturelle du milieu ou de la société dont elles expriment l'idéal en le portant à l'absolu.

Dans une telle perspective, le problème de l'efficacité se posera certainement avec toutes les tentations de "réalisme", soit politique, soit privé qu'il implique. Il sera bon de le regarder en face et de se rappeler que le christianisme n'est pas simplement une morale ou un idéal, mais "une force divine pour le salut de tous ceux qui croient" (Rom 1, 17) dont la source est à chercher dans la puissance de la Croix du Christ, c'est à dire dans l'Eucharistie.

Pratiquement, une telle recherche pourra se poursuivre selon des perspectives et des méthodes très diverses qu'il reviendra à chaque groupe de découvrir et de mettre en oeuvre. La F.F.E.C. se permet de suggérer seulement quelques lignes de travail.

Une étude de l'Eglise pourrait se poursuivre pendant le premier trimestre, soit dans les cours d'instruction religieuse, soit dans les cercles d'études. Elle devrait souligner puissamment le mystère de l'unité de l'Eglise et montrer son caractère à la fois donné (l'unité de l'Eglise vient du dessein de Dieu et de l'Incarnation du Christ), et à faire (l'unité de l'Eglise est une tâche sans cesse ouverte qui se réalise à la fois par le ministère de la hiérarchie et par l'action des laïcs).

Une enquête sur les tyrannies spirituelles, c'est à dire sur les absolus issus des différents milieux humains (famille, classe sociale, milieux professionnels, nation) ou des idéologies qui imprègnent notre culture pourrait suivre. Des questionnaires ou des schémas de recherche seraient à rédiger dans chacun de ces cas par les groupes en fonction des situations locales.

Un travail positif pourrait s'efforcer ensuite de porter un jugement sur ces absolus et de dégager l'âme de vérité qu'ils comportent toujours. Ce travail devrait préciser, par des témoignages vécus et le rappel des enseignements de l'Eglise, quelle doit être l'attitude du laïc engagé dans ces diverses sociétés humaines.

L'ensemble de cette recherche pourrait être fait selon trois grandes divisions, suivant les indications que nous venons de donner, ou fragmentée en une série d'études à la fois négatives et positives s'attachant à chaque société ou chaque, idéologie particulière.

L'essentiel serait que les étudiants ne se détachent à aucun moment des perspectives réelles de la vie dans la foi auxquelles ce sujet veut les sensibiliser.

André BRIEN

---



## PENSONS-Y DEJA . . .

Suggestions pour nos réflexions collectives ou personnelles.

Le problème que la Fédération voudrait étudier l'an prochain dans son congrès n'en est pas un si l'on entend par ce mot une question extérieure à nous, bonne tout au plus à quelques spéculations désintéressées, et qui ne tirent pas à conséquence: nous n'aurions pas le droit de "faire de l'abstraction" en un moment où nous n'avons pas trop de toute notre intelligence pour affronter sérieusement nos tâches quotidiennes. Aussi bien, est-ce sur ces affrontements qu'il est urgent de réfléchir. C'est d'une contradiction ressentie chaque jour qu'il nous faut partir, à moins qu'il ne soit encore plus grave de constater que nous ne la ressentons pas: contradiction vécue entre notre fidélité aux divers groupes humains dont nous nous sentons pleinement membres et notre fidélité à l'Eglise et, d'une manière plus générale, aux exigences chrétiennes. A quelque niveau que nous nous placions, il est facile de faire apparaître soit cette tension, cet écartèlement, soit une manière facile et anormale de s'en dispenser. Quelques exemples le feront mieux voir.

Tournons-nous d'abord vers la famille. Il ne s'agit pas, bien entendu, de mettre en doute la valeur de ce groupe humain, qui est d'ailleurs de tous le plus valable aux yeux d'un chrétien, puisqu'aussi bien il est le seul auquel l'Eglise ait donné la consécration d'un sacrement. Mais voyons si l'attachement que nous éprouvons pour notre famille n'est pas en conflit latent avec ce que nous pensons être une exigence chrétienne pour nous. Un étudiant ou telle étudiante ressent comme un appel auquel il ne doit pas se dérober la nécessité de s'occuper pendant les vacances d'un camp de rééducation pour la jeunesse délinquante. Cette tâche lui apparaît comme ce qu'il doit faire. Or sa famille s'y oppose. Elle tient à ce qu'il participe à telle ou telle fête, qu'il soit présent à tel ou tel anniversaire. Comment ne pas avoir dans cette situation l'impression d'un écartèlement. Quoi qu'il choisisse, il aura le sentiment d'une trahison.

Sans aller toujours jusqu'à des conflits aussi aigus que celui que nous venons de décrire, nos rapports familiaux ne sont jamais sans tension. Quel est le responsable dont les parents ont accepté sans réticences de le voir perdre une partie importante de son temps au détriment de ses études, dont ils prennent naturellement la défense, et de sa famille? Ces conflits sont notre lot commun. Mais clairement vus par quelques uns, ils sont seulement latents chez la plupart. Et dès lors on peut se demander si le fait qu'ils ne soient pas clairement ressentis n'est pas un signe alarmant. N'est-ce pas parce qu'aucun appel du Seigneur n'a été entendu, parce que l'on est resté insensible à la misère (et pas seulement à la misère matérielle, mais aussi cette immense détresse de chaque homme), parce que l'on n'a su discerner aucune des exigences de l'heure qui sont pourtant innombrables, que le conflit n'existe pas? Plutôt que de témoigner d'un équilibre atteint après de longs efforts, cette absence de tension ne révèle-t-elle pas un "manque"?

La question est d'autant plus grave que l'attachement à la famille des étudiants, les étudiants bourgeois <sup>surtout les étudiants</sup> la forme concrète d'attachement au milieu sociologique. Or, si la famille s'est vue sanctifiée par un sacrement, il n'en est pas de même des



différents milieux sociaux. Le chrétien ne peut se solidariser avec ce que de tels milieux ont de clos, avec ce refus des autres sur lesquels ils s'établissent. Ainsi doit-on être surpris, voire scandalisé, si l'on est chrétien, en voyant avec quelle spontanéité des étudiants prennent parti devant une grève ouvrière. L'on découvre alors que notre mentalité est pénétrée d'esprit bourgeois plus que d'esprit chrétien : l'influence du milieu social entraîne ici une incompréhension radicale des ouvriers qui est un refus des autres. Si l'on tente de faire comprendre que cela n'est pas chrétien, on vous répondra - ce qui est d'ailleurs vrai - que l'ordre est une valeur chrétienne, que l'autorité vient de Dieu et que le christianisme désapprouve le recours à la violence... Or, posons-nous franchement la question : ces arguments ne servent-ils pas dans le cas précis à masquer d'une apparence chrétienne empruntée une réaction qui est d'abord et surtout sociologique. L'on croit être chrétien et l'on n'est que bourgeois. Ainsi se trouve éludé le conflit. Il n'aurait pu en être de même si l'on avait dès le départ refusé de solidariser le christianisme avec sa position. Là encore, l'absence de tension ne signifie pas que l'on a "dépassé" le problème, mais seulement que l'on n'est pas encore "passé" par lui.

C'est aux mêmes constatations que nous introduit un regard rapide sur les réactions diverses que suscite la guerre d'Algérie. Certains ressentent profondément cette tension : les Musulmans sont d'un point de vue chrétien nos frères, disent-ils à juste titre; or, dans la situation actuelle, on ne peut être à la fois avec les Musulmans et avec les Français. Si nous choisissons, parce que chrétiens, les Musulmans, nous sommes traîtres de la communauté nationale. Et peut-être, en dépit de ce que laisse entendre l'éditorial de ce bulletin, n'est-il pas possible de résoudre pleinement cette contradiction. Peut-être la politique qui satisfierait toutes les exigences morales n'est-elle pas possible ? Cela ne fait que rendre plus difficile la situation de ceux qui ressentent pleinement les deux solidarités. D'autres, au contraire, ne sont pas partagés, écartelés par cette double exigence. Mais là encore, c'est la plupart du temps qu'ils n'ont pas posé le problème, et est-ce trop dire qu'ils ne sont alors vraiment solidaires ni des français, ni des Musulmans ? Pour d'autres encore, tel ce responsable de l'UNEF qui s'étonnait de l'attitude de tel journaliste chrétien, et lui disait "je suis chrétien, Monsieur", le christianisme implique telle ou telle position politique. Comme si du christianisme devait normalement découler par voie déductive une solution plutôt qu'une autre en la matière (à savoir la rupture de l'UNEF avec l'UGEMA, rupture dont M. Lacoste lui-même a jugé qu'elle était regrettable). Certes, dans ce cas, il n'y a plus contradiction vécue entre deux exigences et deux fidélités qui s'imposent avec la même force, mais c'est au prix d'une annexion inadmissible des valeurs chrétiennes aux valeurs partisans et d'une confusion des plans où se dégrade le christianisme. (1)

La simple constatation de cet écartèlement nous introduit dans un ensemble de problèmes qu'il faudra par la suite clarifier et distinguer. C'est à la fois le problème de la valeur des groupes humains, celui de l'universalité de l'Eglise, et celui des rapports entre le christianisme et le temporel (qu'il ne faut pas réduire, comme certains l'ont fait par facilité, au seul politique). L'effort de l'année

---

(1) Nous retrouverions des exemples de la même confusion abusive dans l'expression : "la civilisation chrétienne et occidentale", comme si le christianisme était lié à une civilisation plutôt qu'à une autre.



voudrait être de prendre conscience de cette tension, d'être lucides sur les confusions par lesquelles des jugements venant de la famille, du milieu social ou national passent pour des jugements chrétiens, mais aussi sur les disjonctions arbitraires par lesquelles de tels jugements refusent de tenir compte du christianisme : "vous nous embêtez avec votre christianisme, la guerre c'est la guerre, le christianisme n'a rien à y voir" (cf Soustelle s'étonnant à la Chambre de ce que certains se réclament publiquement d'une doctrine "qui devrait rester dans l'intimité des consciences".) Il nous faudra "distinguer pour unir".

Mais le plus grave danger serait de nous faire quelque illusion. Jamais nous n'éliminerons ces tensions qui sont le lot même de notre condition d'hommes. La tentation est facile de faire d'harmonieuses synthèses oratoires où les conflits perdent toute réalité. La vie est plus dure, et le mal ne se vainc pas par des paroles. Cette réflexion honnête sur un écartèlement qui est notre pain quotidien, et qui ne fera que croître peut-être à mesure que nous serons plus enracinés humainement, et plus chrétiens, n'aura pas été inutile si elle nous permet de comprendre un malaise plus net aujourd'hui que les groupes humains se durcissent davantage, qu'il s'agisse de la famille, de la nation ou des différents milieux sociologiques. Du fait même, peut-être découvrirons-nous le sens profond de notre présence de chrétien dans ces groupes ; et peut-être que, sans cet écartèlement dont souffre chaque chrétien, l'Eglise n'informerait pas vraiment le monde.

Antoine PROST

## Fundação Cuidar o Futuro

---

Une circulaire administrative et financière sera envoyée sous peu à chaque groupe. Nous vous serions très reconnaissant de la lire attentivement. Elle comprendra :

- . L'indication de ce que vous devez faire pour obtenir des subventions.
  - . Un questionnaire sur la situation de votre groupe
  - . Le plan détaillé du conseil fédéral
  - . Le plan de la session de formation sociale.
-

## Conseil Fédéral

Le Conseil Fédéral se tiendra à Yerres, La Grange au Bois, comme d'ordinaire, du 10 octobre (mercredi soir) au 14 (dimanche après midi)

Sont invités à ce conseil fédéral tous les responsables des différents groupes, ainsi que les aumôniers. Cette assemblée plénière de la fédération devra élire un nouveau comité directeur qui désignera lui-même un nouveau président et une nouvelle présidente. Nous serions très heureux de connaître avant le mois d'octobre les candidatures au comité directeur, ainsi que les motions que vous voudriez voir discuter par le conseil. Il n'est pas utile d'insister ici sur l'importance du comité directeur qui dirige vraiment la fédération et définit son orientation.

Mais ce n'est pas cet aspect juridique qui est capital dans le conseil fédéral. Ces journées doivent être pour chacun l'occasion d'échanges fraternels sur les problèmes des groupes. Dans cette intention, nous avons prévu comme l'an dernier 2 h de temps libre au début de chaque après midi et des carrefours sur quelques problèmes précis :

- . responsabilité des laïcs dans nos groupes.
- . formation des responsables, sessions, réunions, etc...

Enfin, nous ferons surtout porter notre effort sur les discussions par petits groupes ou commissions, qui inaugurés l'année dernière n'avaient pas donné tout ce que l'on s'attendait en droit d'en attendre, 4 réunions en commissions sont prévues. Elles seront soigneusement préparées.

Enfin, comme à l'ordinaire, deux séries d'exposés et conférences sont prévues sur le thème du congrès 1957 et sur le travail des différents secrétariats. Un programme détaillé sera envoyé sous forme de circulaire aux aumôniers et présidents. On peut dès maintenant s'inscrire 61 rue Madame (600 frs par jour).

## Session de formation sociale

Si très souvent les secrétariats sociaux dans les groupes manquent un peu de dynamisme, c'est que les responsables ne sont pas toujours préparés à leur tâche. Aussi le comité directeur a-t-il pensé qu'il y aurait intérêt à fournir aux futurs responsables sociaux l'occasion d'acquérir la formation de base sans laquelle il est difficile de prendre quelque initiative que ce soit.

C'est à ce but que correspond la session de formation sociale organisée par la Fédération près de Paris du 28 ou 29 octobre au 1er novembre. La "circulaire" vous fournira de plus amples renseignements.

## Sessions des groupes

La plupart des groupes organisent durant les vacances des sessions pour préparer le travail de l'année à venir. Nous nous permettons ici très simplement de vous demander d'inviter tel ou tel membre du bureau de la FFEC à l'une ou l'autre de vos sessions. Il ne s'agit pas de desseins impérialistes, mais nous pensons que nous ne pouvons vraiment rendre service aux groupes que si nous ne perdons pas contact avec leur vie quotidienne. La FFEC, pour ne pas être une administration, mais ce carrefour où s'échangent les expériences les plus vivantes des uns et des autres, a besoin d'être en contact avec les problèmes et les solutions de chacun. C'est pourquoi nous sommes désireux de participer à de telles sessions, étant bien entendu que vous seuls êtes juges, en définitive, de l'opportunité de notre présence.



## LES CHRÉTIENS DANS LE MONDE (1)

---

"Les chrétiens... se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle.

Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés... Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère.

Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel.

Ils aiment tous les hommes et tous les persécutent... Dans le dépris ils trouvent la cause de leur gloire... ceux qui les détestent ne sauraient dire la cause de leur haine.

En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les Chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans tous les membres du corps comme les Chrétiens dans les cités du monde. L'âme habite dans le corps et pourtant elle n'est pas du corps, comme les Chrétiens habitent dans le monde mais ne sont pas du monde. Invisible, l'âme est retenue prisonnière dans un corps visible : ainsi les Chrétiens, on voit bien qu'ils sont dans le monde, mais le culte qu'ils rendent à Dieu demeure invisible. La chair déteste l'âme et lui fait la guerre, sans en avoir reçu de tort, parce qu'elle l'empêche de jouir des plaisirs : de même le monde déteste les Chrétiens qui ne lui font aucun tort, parce qu'ils s'opposent à ses plaisirs. L'âme aime cette chair qui la déteste, et ses membres, comme les Chrétiens aiment ceux qui les détestent. L'âme est enfermée dans le corps : c'est elle pourtant qui maintient le corps ; les Chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde : ce sont eux pourtant qui maintiennent le monde. Immortelle, l'âme habite une tente mortelle : ainsi les Chrétiens campent dans le corruptible, en attendant l'incorruptibilité céleste. L'âme devient meilleure en se mortifiant par la faim et la soif : persécutés, les Chrétiens de jour en jour se multiplient toujours plus. Si noble est le poste que Dieu leur a assigné, qu'il ne leur est pas permis de désertier.

---

(1) Fragments des chapitres V et VI de l'Épître à Diognète.

L'Eglise catholique a exercé une influence puissante, décisive même sur le développement culturel des deux derniers millénaires. Mais elle est bien convaincue que la source de cette influence réside dans l'élément spirituel qui la caractérise, sa vie religieuse et morale, à tel point que si celle-ci venait à s'affaiblir, son rayonnement culturel lui aussi, par exemple celui qu'elle déploie au profit de l'ordre et de la paix sociale, devrait en pâtir.

Plusieurs historiens, ou plus exactement peut-être des philosophes de l'histoire, estiment que la place du christianisme, et par là de l'Eglise catholique, est dans le monde occidental. L'Eglise a conscience d'avoir reçu sa mission et sa tâche pour tous les temps à venir et pour tous les hommes, et par conséquent, de n'être liée à aucune culture déterminée. Saint Augustin, jadis, fut profondément affecté lorsque la conquête de Rome par Alaric secoua l'Empire des premières convulsions qui présageaient sa ruine, mais il n'avait pas cru qu'il durerait éternellement. "Transient quæ fecit ipse Deus ; quanto citius quod condidit Romulus" (2), dit-il (dans le sermon "Audivimus nos exhortantem Dominum nostrum", CV, c. v. n. 10 ligne P. L. t. XXXVIII, col. 623), et dans "La Cité de Dieu", il a distingué nettement l'existence de l'Eglise du destin de l'Empire. C'était penser en catholique.

Ce qu'on appelle Occident ou monde occidental a subi de profondes modifications depuis le Moyen Âge : la scission religieuse du XVI<sup>e</sup> siècle, le rationalisme et le libéralisme conduisant à l'Etat du XIX<sup>e</sup> siècle, à sa politique de force et à sa civilisation sécularisée. Il devenait donc inévitable que les relations de l'Eglise catholique avec l'Occident subissent un déplacement. Mais la culture du moyen âge elle-même, on ne peut pas la caractériser comme la culture catholique ; elle aussi, bien qu'étroitement liée à l'Eglise, a puisé ses éléments à des sources différentes. Même l'unité religieuse propre au moyen âge ne lui est pas spécifique ; elle était déjà une note typique de l'antiquité chrétienne dans l'empire romain d'Orient et d'Occident, de Constantin le Grand à Charlemagne.

L'Eglise catholique ne s'identifie avec aucune culture ; son essence le lui interdit. Elle est prête cependant à entretenir des rapports avec toutes les cultures. Elle reconnaît et laisse subsister ce qui, en elles, ne s'oppose pas à la nature. Mais en chacune d'elles elle introduit en outre la vérité et la grâce de Jésus Christ et leur confère ainsi une ressemblance profonde : c'est même par là qu'elle contribue avec le plus d'efficacité à procurer la paix au monde. (3)

---

(1) Lettre de S.S. Pie XII pour le millième anniversaire de la victoire de Lechfeld  
Documentation Catholique, 18 septembre 1955.

(2) "Les choses que Dieu a faites passent, combien plus vite passeront celles qu'a faites Romulus."

(3) Discours de S. S. Pie XII aux membres du X<sup>e</sup> Congrès international des sciences historiques.



## L'expérience de la Foi chez un responsable.

---

"Nous qui avons été baptisés en Jésus Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés, ensevelis avec Lui par le baptême en sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle" (Rom. VI, 3-5).

La foi au Christ doit faire de nous des convertis. Ce qui est vrai de tout chrétien à plus forte raison doit l'être de nous, responsables de groupes, si nous voulons être dignes de porter ce nom. Notre vie de communauté dans le groupe, si elle est vraie, doit nous amener peu à peu, au cours de ces années d'études, à découvrir le Christ, le Dieu vivant qui nous appelle par notre nom pour participer à sa Rédemption et à sa gloire. Il arrive alors un moment où tout s'éclaire, où tout éclate, et où l'Amour prend possession de notre être dans un retournement et un don de nous-même qui place Dieu au coeur de notre destinée, et nous donne par là même la joie de vivre et de Le servir. C'est le moment passionnant où toute chose prend un sens et une signification nouvelle, où tout être, tout événement devient alors l'occasion de connaître et d'aimer davantage ce Dieu qui se révèle à nous dans ses créatures et dans sa Providence : apprentissage d'une prière vivante qui fait de la vie un dialogue continu avec Dieu. Et l'on comprend mieux alors la parole de St Paul : "Quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu". Le chrétien qui aime son Dieu le découvre partout, et se le rend continuellement présent... Période enthousiasmante en vérité, où le vieil homme libéré fait place à l'homme nouveau qui s'émerveille devant son Dieu !

Est-ce la foi ? Oui, sans doute, une foi qui nous révèle la dimension sacrée de notre vie et nous entr'ouvre le Royaume. Mais ce n'est qu'un aspect de cette foi totale et parfaite, de cette adhésion de tout l'être que nous demande le Christ.

Jusqu'alors, en effet, notre foi, telle que nous l'avons décrite, a réalisé en nous une sorte d'euphorie spirituelle. Mais les jours qui s'écoulaient ne se ressemblent pas... Bien vite reviennent les déceptions et les difficultés de tous les jours, toutes simples, toutes bêtes, celles dont est faite la vie d'un étudiant, la vie d'un responsable ; et l'on se rend compte tout à coup, durement parfois, que ni la bonne volonté, ni la profondeur spirituelle, ni même ces grands élans qui voulaient tout révolutionner autour de nous, ne suffisent à faire de nous dans le monde des fils de Dieu, parce qu'il faut, en même temps, apprendre à devenir des hommes.

Comment, par exemple, exprimer et soutenir une position chrétienne sur des sujets brûlants si l'on ne s'est d'abord formé un jugement clair, juste, mesuré et objectif, à partir de questions purement profanes ? Il est dur de se heurter à des problèmes qui semblent insolubles, de voir toutes les promesses ardentes s'évanouir, tous les rêves s'écrouler lorsqu'il faut passer à l'action, empoigner la réalité, se donner du mal, réfléchir, chercher des moyens d'action efficaces, essayer des rebuffades, des échecs, et cependant construire du vivant, travailler avec des hommes en engageant l'avenir alors qu'on s'en sent incapables !

Et l'annonce du Christ ? Et notre témoignage ? C'est à cela aussi que se mesure notre impuissance, car qui de nous n'a fait cette expérience du lâche qui trahit : le moment est venu, il faut parler, et voici qu'aucune parole ne sort de sa bouche, l'on reste là, inquiet, torturé par ce Christ qui veut être annoncé et que l'on force à se taire. De cette angoisse qui étreint alors, de cette humiliation qui déchire, seul le Christ peut nous libérer par sa Force, et par elle seule. La tentation du découragement peut être là ; le chrétien ne peut y succomber, lui qui possède la vie du Christ ressuscité, lui qui peut dire avec St Paul : "La force s'accomplit dans la faiblesse ! Je me glorifierai donc volontiers de mes faiblesses afin que la Force du Christ habite en moi". C'est avec Lui, en effet, qu'il faut lutter, farouchement, de tous les moyens qu'il a mis en nos mains, de toutes les ressources de notre corps et de notre esprit. Il serait si facile au Seigneur, pourtant, de tout arranger, d'aplanir devant nous les difficultés, de nous éviter ces peines, ces lâchetés, ces trahisons. Mais non, Dieu ne fait pas pour nous de miracles. Jusqu'au bout, il veut que nous accomplissions notre tâche d'homme, comme Il l'a fait pour son Fils, en le laissant mourir en Croix... Dieu ne peut se donner et se communiquer si l'on accepte passivement la vie. Au plan naturel comme au surnaturel, tout doit être lutte. C'est le signe de la réalisation et du progrès, et pour faire de nous l'homme nouveau, c'est chaque fibre de notre être, de notre intelligence, de notre cœur, de notre volonté, que le Christ doit transformer, jour après jour, dans les multiples petits faits quotidiens dont est tissée notre vie, pour réaliser en nous l'unité de notre être, en devenant "la Vie".

Ainsi si toute réalité ne prend d'abord sens et vie pour nous que sous l'illumination de la foi, nous comprenons maintenant que cette foi ne peut être réelle que si elle se modèle intimement sur un être particulier, selon son caractère, son genre de vie, bref, sur l'homme "en situation", pour le prendre tout entier et faire de lui l'image du Christ, pleinement Dieu et pleinement homme, pour s'exprimer aussi avec la marque propre de la personnalité.

Mais il est un dernier écueil encore, un vice intime et profond, c'est celui de l'âme qui centre sur soi sa recherche de Dieu. Découverte personnelle que cette dure réalité de la foi dont nous venons de parler, il faut encore la faire dans nos rapports avec nos frères. Car vouloir annoncer Dieu pour libérer, en quelque sorte, cette puissance vitale qui est en soi, et non pour répondre aux questions que les autres se posent ou aux besoins qu'ils éprouvent, est-ce la foi que Dieu nous demande ? Vivre de la foi et annoncer Dieu, c'est aussi être avec les autres dans leurs joies, leurs souffrances, leurs coups durs, leur détresse, leur soif de Dieu, consciente ou non, mais qu'il s'agit de leur révéler, c'est, en un mot, vivre de l'amour. Cette foi là ne fait pas d'éclat, elle est humble, petite, terre à terre, semblera-t-il même, parce que toute donnée et oublieuse d'elle-même, mais victorieuse avec le Christ, parce qu'il ne reste plus alors dans cet être de chair que Foi, Espérance et Charité.

Geneviève SACHOT

---



## A PROPOS DE LA FORMATION DES RESPONSABLES

-----

L'année se termine, et déjà, il faut prévoir... Peut-être, dans ce dernier numéro, ne serait-il pas inutile d'engager ensemble une brève réflexion sur la vie de nos groupes. En effet, sans doute avons-nous été, l'année entière, absorbés par des activités diverses, aux prises avec de multiples difficultés d'organisation, à la recherche d'idées nouvelles, de contacts plus riches, d'un témoignage plus vrai : de ces exigences, quelle est la véritable mesure ?

C'est bien, semble-t-il, sur la profondeur de notre sens de l'Eglise que nous devons nous interroger et nous demander si nous avons su, tout au long de l'année, le faire apparaître dans la vie du groupe : quelles difficultés nous avons rencontrées, en nous-mêmes d'abord, chez ceux qui nous entourent et dont nous avons la charge aussi, à faire passer avant tout autre le témoignage d'une communauté ouverte sur l'Eglise de Dieu.

Car il faut bien dire, en effet, que ce sens de l'Eglise, l'intime conviction d'appartenir à un grand corps mystérieux qui donne à chacune de nos pensées, à chacun de nos actes sa véritable dimension, cette certitude ne peut-être acquise dans l'épanouissement, aussi profond et courageux soit-il, d'une vie personnelle et même dans la prière la plus pure et la plus sincère. Le sens de l'Eglise est difficile à acquérir : nous refusons instinctivement que notre vie la plus profonde soit mêlée à un grand élan collectif ; nous n'aimons pas la vie communautaire, l'organisation, l'obéissance, les chefs, et tout l'appareil d'une société très fermement structurée.

Nous comprenons mal cette union mystique avec nos frères qu'instaure la charité ; nous voulons des rapports plus directs, plus humains, plus sincères, semble-t-il, nous voulons aimer des êtres de chair, spontanément choisis, et non des créatures de Dieu.

Nous voulons être "vrais", c'est à dire libres de nos choix, de nos sympathies, de nos engagements, et nous détestons les réactions de commande, de conformité, la crainte de scandaliser, la résistance de certaines valeurs bien établies, les jugements tout faits, l'impératif de modération si souvent annexé à la charité.

Et voici pourquoi l'Eglise nous gêne quelquefois, et pourquoi nous pèse cette manière de sécurité, cette fidélité trop passive à une orthodoxie si ferme, et, dans les institutions, cet inextricable enchevêtrement d'intentions spirituelles et de réactions bien terrestres.

Et pourtant, nous savons bien que notre foi nous attache profondément à l'Eglise, que tout ce que nous savons de Dieu, elle seule nous l'a transmis ; mais peut-être ne le ressentons-nous pas assez.

Et c'est pourquoi notre fidélité demeure souvent bien extérieure ; avouons-le, nous nous comportons fréquemment, non pas en fils de l'Eglise, mais comme des enfants, nous obéissons à des règles, nous défendons quelquefois l'Eglise avec âpreté, mais si nous rentrons en nous-mêmes, nous discernons dans cette ferveur même le désir maladroît de servir une cause, de défendre un "parti" ; et beaucoup plus même que cela, tout un système de valeurs, de réactions, une totalité certes, mais trop humaine. Ne faut-il pas y voir une profonde dévaluation du sens de l'Eglise ? Dans nos tiédeurs, nos conformismes, aussi bien que dans notre inquiétude de convaincre, de séduire, peut-être d'annexer, il faut sans doute admettre une subtile déviation : c'est parce que nous manquons de foi, parce que nous pressentons en nous-mêmes bien des



réticences que nous les prévenons si vite chez les autres, que nous les combattons si ardemment.

Nous ne vivons pas de l'Eglise parce que nous ne savons pas obéir ; or, obéir, pour un chrétien, c'est obéir à Dieu. Nous aimons le Christ ; nous savons que, par le meilleur de nous-mêmes, nous ne pouvons nous arracher à lui, mais nous n'avons pas communiqué à son intime soumission aux volontés du Père. Or, l'Eglise est la volonté du Père sur le monde, il n'en est point d'autre ; et peut-être nous faudrait-il alors décanter un attachement à Jésus Christ trop individuel, trop affectif, pour découvrir davantage sa Présence, non plus seulement "historique", mais ecclésiale. Là est le plus difficile effort, une difficulté semblable à celle qui nous empêche souvent de saisir la grandeur de la vie sacramentaire. Nous connaissons divers niveaux d'existence : active, intellectuelle, affective, nous connaissons aussi la grande joie de la générosité, du don gratuit ; nous avons peine à entrevoir l'efficacité surnaturelle de nos actes, la dimension d'éternité à laquelle nous situe la vie dans l'Eglise. Cette autre histoire, celle de la Jérusalem d'en haut, comme il nous est difficile de lui donner sa véritable importance. Et en ce sens, la foi nous déchire, nous arrache à la certitude des choses, nous écartèle entre deux mondes dont chacun semble se suffire, apparaît comme une totalité. La plus grande des grâces que nous puissions implorer de Dieu est qu'il nous accorde cette clairvoyance, car on ne peut la pressentir si on ne la possède, et aucun effort humain ne peut y accéder ; mais nous l'avons tous en germe, car nous avons la foi, et c'est l'Eglise qui la fera grandir en nous.

Sachons bien, d'ailleurs, que la situation de l'Eglise dans le monde dépend en partie de notre fidélité à cette "lucidité" surnaturelle : il n'y a pas de "part" à faire au monde "naturel", pas de "hasard", pas de fatalité, pas de niveaux de vie strictement humains ; Dieu est partout ou il n'est nulle part, mais c'est l'Eglise qui donne son sens à toute chose humaine, car notre chemin vers le Père passe par son Fils incarné.

C'est pourquoi nos groupes existent, leur but est de nous faire vivre de l'Eglise avant tout, car au monde nous y sommes et y serons encore davantage dans quelques années. Et la tâche des responsables comme de l'aumônier, doit être de nous aider à dégager notre foi en l'Eglise de ses équivoques, de ses charges affectives, de ses implications sociales peut-être, non pour la désincarner, mais pour l'arracher aux dimensions réduites de notre individu, lui accorder l'ampleur et l'efficacité de la Présence divine. Ainsi nous faut-il accepter que notre foi nous dépasse, ne puisse se loger dans les limites de notre personnalité, de nos désirs et même de notre idéal : le chrétien est quelqu'un qui n'a pas d'idéal, avec ce que ce terme contient d'humain, de prévu, de construit, mais qui abandonne sa vie. Voilà l'écrasante mission de nos groupes : faire vivre de la vie de l'Eglise. C'est à ce niveau qu'il faut situer notre responsabilité, car nous savons bien qu'en deçà nos activités sont vaines. Demandons-nous si nous ne les multiplions pas parfois pour nous dérober à la plus difficile des tâches, et si nous ne l'avons pas souvent réservée au seul aumônier. Il nous faut donc méditer sur le sens de nos responsabilités dans l'Eglise ; nous ne saurions y être seulement des organisateurs, encore moins des exécutants, mais à des niveaux différents, chacun d'entre nous découvre un jour qu'il participe au sacerdoce dans la mesure où à partir d'un certain sacrifice de lui-même qui est une consécration, il s'efforce de faire vivre l'Eglise. Il faut obtenir cela des responsables des groupes, c'est à cela que nous devons former ceux qui nous succèdent, c'est sur cette disposition qu'il faut les juger et non seulement sur des capacités humaines, comme nous y sommes trop souvent tentés. Car dans l'Eglise c'est la foi qui donne de l'initiative, l'amour de l'imagination.

Peut-être, puisque nous voici au seuil des vacances, est-il opportun d'ajouter que tel doit être le but de nos sessions de responsables. Là seulement peut se mûrir la qualité du travail de l'année. C'est dans l'Eglise qu'on apprend à oeuvrer pour l'Eglise, et, mieux que les conférences et les congrès, les échanges parais par des réunions de responsables pourront raffermir notre résolution.



## AVEZ-VOUS DES "PROJETS" DE VACANCES ?

---

Tous les ans, nous voyons approcher les vacances avec les mêmes sentiments qu'il y a dix ou quinze ans : l'impression qu'il s'agit à présent de s'amuser, de ne rien faire. Et à l'occasion, un échec au bac ou à un certificat de licence n'a pu que nous confirmer dans ces sentiments. Il s'agit en juin de jouer et de gagner trois ou quatre mois de loisirs. Les vacances n'existeraient que pour les sessions d'octobre.

En réalité, pouvons-nous penser encore nos vacances comme un intermède agréable entre deux périodes de travail ? Déjà certains choix ont dans une certaine mesure déterminé ce que sera notre vie. Et cela exige quelques ruptures. Nos vacances ne sont pas celles de grands écoliers qui bénéficient en quelque sorte d'un sursis. Et même les plus fatigués par le dernier trimestre savent bien qu'ils n'ont pas besoin de quatre mois pour "récupérer", et que cette exigence estivale d'une vie absolument végétative se transforme vite, selon les tempéraments, en complaisance ou en ennui. Aussi ne pouvons-nous pas, sans inconséquence grave, oublier pendant un tiers de l'année toutes les exigences qui se sont révélées à nous à la fois par nos études et par l'approfondissement de notre adhésion au Christ.

Mais si pendant l'année nous avons mis entre parenthèses, à cause de notre éloignement ou simplement de notre travail, un certain nombre d'exigences familiales, elles se présentent à nous avec d'autant plus d'insistance pendant la période des vacances. Nos parents pensent qu'ils vont enfin pouvoir jouir de notre présence. Quant à nous, nous sommes partagés entre, d'une part, le regret de camarades, de tout ce que pouvait nous apporter le groupe, d'autre part, le plaisir de retrouver nos parents et le souci de nous donner entièrement à eux. Et c'est cette dernière exigence qui fait surgir bien des difficultés. Doit-elle nous amener à refuser toute activité qui nous éloignerait d'eux ? Ou en dernière limite, ferons-nous l'impossible pour partir, risquant une douloureuse incompréhension mutuelle ? Naturellement, il n'y a pas de solution qui vaille pour tous les cas. Nous nous devons pourtant de réfléchir ensemble à ce problème qui se pose personnellement à chacun, afin que ne soit pas compromise par certains absolus familiaux la générosité de notre foi, et que, par ailleurs, soit mieux compris le lien qui nous lie à nos parents. Le congrès de l'année prochaine suscitera longuement cette recherche.

Dès maintenant, il s'agit peut-être essentiellement de comprendre que nous ne pouvons plus nous complaire dans une obéissance machinale ou dans une révolte facile, mais que nous sommes dans une certaine mesure responsables de ce que pensent et croient nos parents ; mais il faut beaucoup d'amour pour que le sens de cette responsabilité puisse être efficace. C'est surtout à l'égard de nos proches que se découvre la vérité de cette mystérieuse affirmation du Seigneur, que nous ne savons pas aimer par nous-mêmes et que ce n'est qu'en passant par lui que nos attachements peuvent devenir réels et vrais. Dans cette perspective, alors nous comprendrons en quel sens ils peuvent nous être nécessaires, et nous n'irons plus à eux avec l'impression de leur sacrifier un temps précieux avec mauvaise humeur ou avec un certain sentiment d'obligation qui risque de les faire souffrir plus encore.

Si nous vivons cela réellement, nous n'en serons que plus libres pour décider ce que nous ferons en dehors de notre famille. Ce sont traditionnellement les camps de vacances qui nous sollicitent ; et c'est par eux que nous pouvons apprendre à

quel point une rupture totale avec nos habitudes, un contact direct avec la nature, la fatigue intense de notre corps, et ce vide de la pensée, tout cela peut rendre vivante notre rencontre avec le Seigneur. C'est seulement pendant les vacances, pour beaucoup d'entre nous, que prennent un sens sur nos lèvres bien des versets de Psaumes, une louange toute franciscaine de la nature, tandis que la vie du chalet ou sous la tente nous dit quelque chose du lien mystérieux qui unit la pauvreté à la joie et à la prière. Mais ce dépouillement et cette disponibilité aux choses ne seront vraiment l'occasion d'une grâce, et non la seule expression de notre joie d'être jeunes et de vivre et de trouver la nature belle, que par l'exercice constant de la charité. S'il est plus facile, en un sens, de se donner sans souci de retour, dans ces communautés de quelques jours ou de quelques semaines, que dans les groupes qui constituent notre horizon habituel, il est certain aussi que ces rencontres nous aident parfois à mesurer notre manque de disponibilité. Que de vacances secrètement gâchées par des égoïsmes inconscients, ou simplement un manque d'attention, ou une complaisance à des sympathies exclusives. Et pourtant, si nous voulons comprendre toute l'efficacité spirituelle de cette gratuité dont est porteuse une longue période de loisirs, nous devons redoubler d'exigences à l'égard de chaque minute de nos journées. Les vacances, en nous délivrant de bien des obligations déterminées, et des sacrifices qu'elles entraînent, nous permettent enfin d'écouter le Seigneur : regardez les lis des champs... Et nous savons alors que tous les refus dont nous nous excusons ne sont que prétextes et divertissements. Car nos diverses occupations appellent bien souvent d'elles-mêmes cette action de grâces constante qui nous fortifie dans l'amour.

Mais ces vacances qui nous sont données comme temps de loisirs, et qui peuvent ainsi nous aider à renouveler notre émerveillement devant le Don de Dieu, ne se réduiraient à cette joie retrouvée que par une démission de notre part. Si l'Université nous laisse à nous-mêmes pendant quatre mois de l'année, c'est peut-être qu'elle se reconnaît incapable de nous préparer seule à toutes les responsabilités dont nous allons être chargés. Et nous qui savons qu'aucune des réalités de ce monde dans lequel nous vivons n'est entièrement étrangère à l'avènement du Royaume, nous ne pouvons pas nous intéresser à cet aspect seulement qui touche nos études. Les vacances nous sont données pour élargir notre vision du monde. La mise entre parenthèses de tout programme nous permet cet élargissement. Il nous faut ici nous soucier d'abord de combler nos lacunes les plus importantes. Il peut être ridicule de vouloir connaître à fond un problème de détail, alors que nous ignorons tout de la condition ouvrière ou de la situation des peuples coloniaux. C'est à de tels problèmes que nous devons d'abord songer à nous ouvrir. Et il serait faux de le faire d'une manière purement intellectuelle. Une participation effective à la peine du monde ouvrier, un stage en usine, si limité soit-il dans sa portée, permet du moins, et c'est déjà beaucoup, de toucher du doigt combien les conditions de travail sont inhumaines. Nous pouvons vous procurer de tels stages. En ce domaine moins qu'en aucun autre n'avons pas d'idées préconçues. Qui a songé que la peine quotidienne du paysan lui était aussi inconnue ? Qui a pensé à connaître vraiment sa ville, et autrement que pour avoir parcouru les artères principales des quartiers ouvriers ? Le monde s'étend autour de nous, et les vacances nous sont données pour que nous reprenions contact avec lui : si nous savons ouvrir les yeux nous pouvons beaucoup apprendre.

Bref, aucun étudiant chrétien ne saurait se dispenser de songer d'avance, de manière un peu sérieuse et devant Dieu, à la façon dont il va organiser ses vacances. Il ne faut pas que ces mois d'été soient des mois de "morte saison", mais au contraire, ceux d'une vie nouvelle.

Suzanne MESTRE



## CRISE A L'U.N.E.F.

L'UNEF a donc décidé d'interrompre ses relations avec l'Union Générale des Etudiants Musulmans Algériens. Cette rupture, a-t-on précisé, n'est que provisoire ; des relations pourront renaître lorsque les temps seront meilleurs. En attendant, une motion présentée par Paris Droit et demandant des poursuites contre les étudiants musulmans a été discutée par le Conseil d'Administration de l'UNEF. Si elle n'a recueilli que 9 voix sur un total de 94, c'est pourtant là un fâcheux précédent pour d'éventuelles et futures relations d'amitié. La proclamation des résultats du vote montre bien dans quel climat de passion s'est déroulé le débat ; c'est aux cris longuement scandés de : trahison ! fellagha ! que fut accueillie l'annonce de la démission des minoritaires du bureau.

Pour comprendre la situation, il faut remonter au congrès de Strasbourg, et même un peu plus haut. On avait déjà vu, lors des bagarres de Montpellier en janvier dernier, que l'affirmation de certaines positions cocardières avaient pour corrélaire le déchaînement du racisme. A l'époque, il se trouva à l'UNEF une importante majorité pour condamner les manifestants. Mais le problème des rapports avec l'UGEMA ne se posa de façon très aiguë qu'à partir du congrès de cette organisation qui se tint à Paris au lendemain des vacances de Pâques : les étudiants musulmans algériens prenaient parti pour une Algérie indépendante et demandaient l'ouverture de négociations avec le FLN. C'est avec la volonté bien affirmée de rompre que de nombreuses AGE, avec Alger à leur tête, arrivèrent à Strasbourg pour le congrès de l'UNEF. Après des débats passionnés et souvent émouvants, l'unanimité se fit cependant pour maintenir des liens avec une organisation dont on savait le nationalisme affirmé. Il faut penser que nombre d'AGE dites majoritaires ne comprirent pas bien à Strasbourg le sens de leur vote, ou estimèrent que le moment n'était pas propice à la rupture.

Depuis, deux événements se sont produits : la grève déclenchée par l'AGE d'Alger à propos d'un décret réservant aux musulmans la moitié des postes mis au concours dans l'administration. Les prises de position politiques de plus en plus partisans de cette AGE ne firent que détériorer la situation, et des tentatives, peu sincères d'ailleurs, de rapprochement avec la section locale de l'UGEMA échouèrent complètement. C'est dans cette situation que parut à Alger un tract signé du président de la section locale de l'UGEMA, appelant les étudiants musulmans à la grève illimitée, et leur conseillant de rejoindre les maquis. A Paris, le comité exécutif national de l'UGEMA décide lui aussi la grève illimitée, sans prendre position sur le second point. Devant cette décision, les AGE majoritaires estimèrent nécessaire la rupture et, obtenant la réunion d'un conseil d'administration extraordinaire, étaient certains de l'obtenir.

En face de ces problèmes, la position des AGE partisans d'une politique Outre-Mer libérale est la suivante : elles pensent que le rôle de l'UNEF n'est pas de décider qui a raison. Elles estiment que la position des Français d'Algérie se comprend (je ne dis pas se justifie), étant donné leur situation. Mais

il en est de même pour les Musulmans. Libre ensuite à chacun de juger laquelle des deux positions est la bonne. Mais un syndicat étudiant comme l'UNEF peut jouer un rôle important pour le rapprochement des points de vue s'il s'efforce de comprendre les positions des uns et des autres, et s'il s'attache à montrer qu'il existe des terrains sur lesquels il est souhaitable, et en même temps inévitable, de collaborer. Car la paix reviendra un jour en Algérie. Et dans cette Algérie, qu'elle soit française ou indépendante, les Musulmans et les Français se retrouveront à nouveau en tête à tête. Après avoir détruit, il faudra reconstruire ; et la volonté de compréhension entre étudiants, maintenue au moment où cela était difficile, pourrait servir... Il est regrettable que la majorité de l'UNEF n'ait pas compris cela.

Le résultat immédiat, et d'ailleurs prévisible, du vote intervenu, a été la rupture de l'ensemble des étudiants originaires des pays coloniaux, ou anciennement coloniaux avec l'UNEF. Tunisiens, Marocains, Africains noirs, Malgaches, Antillais, se sont solidarisés avec leurs camarades Algériens. Ceci est parfaitement normal. Des décisions comme celles de l'UNEF sont de celles qui se paient, et pas seulement à l'échelle étudiante.

Il faut enfin retenir une leçon pour l'avenir. La défaite des minoritaires s'explique non pas comme on a l'habitude de le dire, par un revirement dans l'opinion étudiante, mais par l'insuffisance de l'effort d'information et d'explication. Partout où cet effort a été fait, les étudiants ont compris presque unanimement la nécessité de conserver des relations avec l'UGEMA. Mais ailleurs ? Ailleurs, les mensonges, les propagandes, les fanatismes font effet. Il est donc nécessaire de réagir.

Fundação Cuidar o Futuro  
Jacques JULLIARD

---



V A C A N C E S  
oooooooooooooooo

I - ALLEMAGNE

Rencontre internationale de GENEN (Jesphalie)

Lieu : chateau de Genen

Date : du 6 au 16 août

Prix : 3 à 5 000 frs

Voyage : contrairement à ce que nous avons annoncé, les chemins allemands n'accordent pas la réduction de 50 % aux étudiants étrangers, mais  $33 \frac{1}{3}$  % du prix du billet sur le parcours allemand sera remboursé par le comité de Genen.

Inscriptions : Genen-Komitee

für internationale Anliegen

Frauenstrasse, 3-6 MÜNSTER (Westf.)

Dernier délai : 10 juillet

Programme : Conférences et discussions sur le thème : "Coexistence dans la vérité".

II -

II - ALLEMAGNE

## Fundação Cuidar o Futuro

Congrès de la K.D.S.E. (Fédération des Etudiants Catholiques Allemands) qui sera suivi du grand congrès de tous les catholiques allemands à Cologne

Lieu : Bonn

Date : 29 au 31 août

III - SUISSE

1) Camp international pour étudiants.

Date : 13 au 26 août

Lieu : chalet de GURTMELEN (Canton d'Uri) 1 000 m d'altitude, massif du

Prix : 80 frs suisses (voyage excepté) St Gothard

Programme : promenades et excursions en montagne

thème de discussions : "Le chrétien dans le monde actuel"

2) Camp international pour étudiantes.

Date : 13 au 20 août

Lieu : STANS préalpes) proximité du Lac des 4 cantons

Prix : 80 frs suisses (voyage excepté)

Programme : promenades en montagne, visites de lieux historiques  
discussions et échanges sur le thème : "La vie par la foi".

IV - ITALIE

La FUCI (Fédération Universitaire Catholique Italienne) organise comme chaque année des séjours en chalets de montagne. Elle est heureuse d'inviter des étudiantes et étudiants français.

- Pour les filles

a) Dans les Dolomites

Lieu : Alba di Passo, 150 m d'altitude

Dates : le chalet est ouvert du 1er juillet au 30 août, la durée de chaque séjour est de 10 jours.

Prix : 1 100 lires par jour, plus 500 lires d'inscriptions

b) Dans la massif du Grand Paradis

Lieu : COGNÈ, 1 500 m

Dates : le chalet est ouvert du 10 juillet au 31 août

Prix : 1 000 lires par jour, plus inscription

- Pour les garçons

a) Lieu : Valtourmanche, 1 600 m

Dates : le chalet est ouvert du 7 juillet au 15 septembre, par séjour d'1 sem.

Prix : 1 700 lires la semaine tout compris

b) Lieu San Martino de Castrozza, 1 700 m

Dates : le chalet est ouvert du 16 juillet au 4 septembre, par période de 10 j.

Prix : 1 100 lires par jour, plus 500 lires d'inscription

c) Lieu : Colle San Lucia (Trente), 1 450 m

Dates : le chalet est ouvert du 1er juillet au 30 août par périodes de 10 jours.

Prix : 1 100 lires par jour, plus 500 lires d'inscription

d) Lieu : Bagni di Masino

Dates : du 15 juillet au 20 août par périodes de 10 jours

Prix : 900 lires par jour, plus 500 lires d'inscription

V - PELERINAGE EN TERRE SAINTE du 16 juillet au 12 août, organisé par le Centre Richelieu  
3, place de la Sorbonne (5°)

L'IN-SOUCIANCE EST ELLE UN DEVOIR ?

Voici venir le temps des vacances. Bientôt nous pourrons nous "reposer" d'un repos à la fois physique et moral : nos soucis ordinaires auront disparu, ceux des études, et aussi ceux des tâches que nous nous étions fixées. Les vacances sont le temps privilégié du repos et de l'absence de soucis, de l'"in-souciance".

Mépriser ce repos risquerait d'ailleurs de nous faire manquer une attitude chrétienne fondamentale. Le Christ lui-même n'a-t-il pas ordonné aux apôtres de "prendre des vacances" ? ... (cf. Mc VI, 31). C'était au retour de leur première mission, et ils venaient de raconter au Christ tout ce qu'ils avaient fait : "Alors il leur dit : "Venez vous mêmes à l'écart dans un lieu désert et reposez-vous un peu". De fait les arrivants et les partants étaient si nombreux qu'ils n'avaient pas même le temps de manger".

Mais si le repos a une signification religieuse, s'il est, comme le repos dominical, reconnaissance de la souveraineté de Dieu, s'il est prière et détachement spirituel, comment ne pas conclure qu'il y a deux temps dans une vie chrétienne : un temps actif où l'on se dépense : le temps des soucis, et un temps contemplatif; celui de l'in-souciance, qui seul serait vraiment "religieux". L'in-souciance évangélique est-elle donc incompatible avec la présence active au monde ?

"Mes petits enfants, attention aux idoles" (I - Jean 5-21).

Le souci avec lequel nous devons rompre est d'abord préoccupation. Quand je me soucie de mon examen, quand mon esprit est tout entier occupé de "cela qu'il faut que je réussisse", il n'y a plus place pour autre chose. Mes amis peuvent bien essayer de m'intéresser à ce qu'ils font, à leur examen par exemple, c'est en vain. Je pourrai tout juste tenter de les intéresser au mien, tant je ne puis me détacher de ce qui me préoccupe ... On peut prendre d'autres exemples, telle la recherche des richesses ; partout on trouvera ce même souci qui paralyse toutes les forces vives de l'homme. Intelligence, volonté, sentiment sont tous orientés vers le même but : examen, richesse, etc ...

Pour le chrétien, ce souci est comme l'idolâtrie. Il nous empêche de reconnaître le vrai Dieu ; il alourdit le cœur, obscurcit l'intelligence, empêche de recevoir le Don de Dieu (cf. la Parole du Semeur, les soucis sont comme les épines qui étouffent la parole du Seigneur - Matt. 13-22). Dès qu'un bien terrestre, un objet, une créature du Seigneur deviennent notre unique préoccupation, nous adorons proprement des idoles, et il faut nous rappeler le conseil de Saint Jean : "Mes petits enfants, attention aux idoles". Seul le Seigneur mérite d'être notre préoccupation, notre occupation première et privilégiée. C'est le sens du fameux épisode de Marthe et Marie (Luc 10-41) : "Une seule chose est nécessaire" ... C'est aussi le sens de l'invitation de Saint Paul aux Corinthiens (I - Cor. 7-32) à rester célibataires. C'est enfin le sens de ce texte fondamental pour notre réflexion (Matt. 6-24) : "ne vous souciez ni pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps comment vous le vêtirez ... Cherchez premièrement le Royaume de Dieu et sa Justice et tout le reste vous sera donné par surcroît".

Nous ne devons pas avoir d'autre préoccupation que le Seigneur, car "nous ne pouvons servir deux maîtres à la fois".



Mais nous est-il demandé par là de nous désintéresser de nos occupations, jusqu'aux plus quotidiennes. C'est là tout le problème. Refuser de se soucier, de se préoccuper d'autre chose que du Royaume, est-ce donc s'évader du monde ?

\*

\* \*

Nous devons ici prendre garde que l'in-souciance chrétienne n'est pas nécessairement l'absence de soucis, mais fondamentalement le refus de se soucier. Elle n'est pas refus d'attention aux choses du monde, mais une certaine façon de s'en occuper sans en être l'esclave. Le Christ n'a pas demandé pour nous au Père de nous retirer du monde mais de nous préserver du mal. St Paul ne nous demande pas de ne pas user du monde, mais "d'en user comme n'en usant pas".

Et, pour que cette attitude soit possible, il faut en toutes choses chercher le Royaume de Dieu. Dès lors, toutes les choses dont nous nous occupons, se situent par rapport à cette unique préoccupation. Elles ne sont pas niées ni minimisées, mais simplement "situées" à leur juste place dans leur relation au Royaume de Dieu. L'in-souciance chrétienne n'est pas une évasion. Elle est au contraire cette présence consciente et pleine dans laquelle l'homme peut discerner le sens spirituel des choses, tout en connaissant leur valeur. Mounier résumait bien cet "engagement dégagé", fondé sur une liberté spirituelle qui empêche d'être asservi aux idoles en disant que les tâches temporelles sont "urgentes mais subordonnées".

"Ne vous inquiétez de rien" (Philippiens 4-6).

Le souci, celui de mon examen par exemple, est aussi une "inquiétude".

Celui qui est (ou se croit) certain de son succès n'est pas préoccupé par son examen. Le souci est toujours un aveu de faiblesse. On se mesure à un but que l'on veut atteindre et qui seul compte pour nous, et l'on sent en même temps qu'il est hors de notre portée, qu'il ne dépend pas seulement de nous. Et quand l'objet de notre souci, nous échappe, nous ressentons comme un échec cuisant, comme un mal qui nous arrive et s'installe en nous.

L'in-souciance chrétienne, du fait qu'elle n'évacue pas les occupations mais se contente de les situer, n'évacue pas non plus cette inquiétude, ce sentiment de notre faiblesse et encore moins peut-être le désarroi et la souffrance devant l'échec. Et pourtant parce que tout cela est situé, quelque chose est radicalement changé.

Si, en effet le Royaume de Dieu est à venir, nous savons aussi que le Christ est déjà venu. Son Royaume est déjà fait en même temps qu'à faire et nous sommes certains qu'il se fera grâce à cette certitude fondamentale, en un certain sens, si nous nous occupons premièrement du Royaume de Dieu, de lui nous n'avons pas de souci, pas d'inquiétude.

C'est cette certitude fondamentale qui doit rejaillir sur toutes nos autres occupations. Si en elles, dans nos examens comme dans nos diverses tâches, c'est d'abord le Royaume de Dieu que nous cherchons, nous savons qu'il se réalise. Notre mystique n'a besoin d'être ni une mystique de la réussite ni une mystique de l'échec ; la mystique du Royaume nous délivre de l'inquiétude.

Ainsi l'in-souciance se dégage-t-elle sur un fond de confiance et d'espérance. Il faudrait relire le psaume 22 pour comprendre à quel niveau est évacuée une certaine inquiétude. Nous savons que Dieu nous aime, car il nous a envoyé son fils unique qui est mort pour nous en croix et qui est ressuscité. Nous savons que "Notre Père céleste sait que nous avons besoin de tout cela" (Matt. 6-32). Et le mystère du Christ mort et ressuscité nous fait croire, quand l'objet de notre souci vient à nous manquer, que cette petite

Documentação e de Publicações  
FUNDAÇÃO  
CUIDAR  
O FUTURO

mort est la veille d'une résurrection. Cette certitude ne change ni notre inquiétude avant, ni notre détresse après. Mais peut-être leur donne-t-elle un sens.

L'in-souciance est confiance et paix : "N'entretenez aucune inquiétude, mais en tout besoin recourez à la prière pénétrée d'action de grâces pour présenter vos besoins à Dieu. Alors la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence prendra sous sa garde vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus". (Phil. 4 - 6 et 7).

Mais il ne suffit pas de savoir que le Royaume de Dieu doit être notre unique préoccupation dans toutes nos occupations et de savoir qu'il se réalise, il faut encore vivre ce changement total de toutes les perspectives : c'est dire que notre centre de gravité ne peut plus être en nous, mais hors de nous, en Dieu.

"Ne vous souciez pas pour vous-mêmes".

Le souci et l'inquiétude n'ont leur puissance que parce qu'ils convergent vers nous. Il est très rare d'éprouver une véritable préoccupation pour les autres. Très souvent ce dont je me préoccupe me concerne. C'est l'objet d'un de mes désirs les plus profonds, désir de réussite ou de puissance. C'est ma propre plénitude que je recherche. C'est pourquoi je la recherche avec tant d'acharnement. Même quand on se préoccupe de rendre service à quelqu'un, il peut y avoir derrière ce souci apparemment altruiste, une certaine volonté de se faire estimer comme étant utile.

Ces impuretés contre lesquelles nous avons à lutter sans cesse, tout en sachant que cette lutte ne prendra fin que par la force du Seigneur, ne sont jamais plus graves que quand elles compromettent le service même du Royaume. Il y a une façon impure de chercher le Royaume de Dieu qui est de se chercher indirectement soi-même. Les échecs de cette oeuvre sont alors ressentis comme des échecs personnels, et le soin qu'on y apporte devient un "souci" pesant.

L'in-souciance doit donc être avant tout un éclatement de ce monde du souci qui ferme l'homme sur lui-même. Elle est disponibilité, accueil de ce don de Dieu dans chaque moment de la vie, dans chaque évènement, dans chaque rencontre. Elle fait vivre tout instant comme une grâce, un don.

Cette mort de chaque instant qui est refus de penser son existence à partir de soi, mais comme un don est la veille d'une résurrection. Celui qui perd sa vie la trouve. Comme le dit St Augustin "Notre coeur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en Toi". Nous savons que le Seigneur est notre plénitude, et qu'il nous comblera au-delà de nos désirs. Mais psychologiquement, cette certitude peut sembler plus lointaine que l'évidence de cette mort qui nous est demandée. Il faut être mort à soi-même et ressuscité avec le Christ pour pouvoir de la sorte dépasser le souci. Il n'y a pas d'in-souciance tant que le mystère du Christ n'est pas le centre de notre vie.

\*  
\* \*

Ce temps des vacances est un moment privilégié pour apprendre cette petite insouciance qui devra toujours nous accompagner jusque dans nos soucis. Elle ne change rien en apparence aux soucis humains. Elle ne dispense de rien. Mais pourtant toutes les perspectives sont totalement autres. Vivre ses soucis en étant centré sur soi-même semble la vie et n'est pourtant que l'idolâtrie, l'inquiétude, l'égoïsme et la mort. Vivre ses soucis

avec in-souciance parce que le centre de notre vie n'est autre que le Christ et le mystère de son Royaume - pour lequel il n'y a pas de vacances -, c'est reconnaître le Seigneur, lui faire confiance et faire sa volonté. "Ne vous inquiétez donc pas de tout cela ... votre Père qui est dans les cieux connaît tous vos besoins ... mais cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa Justice et le reste vous sera donné par surcroît."

\*  
\* \*  
\*

Fundação Cuidar o Futuro

Fundação Cuidar o Futuro

Fundação Cuidar o Futuro